

**Zeitschrift:** Revue historique vaudoise  
**Herausgeber:** Société vaudoise d'histoire et d'archéologie  
**Band:** 114 (2006)  
  
**Artikel:** Lausanne dans les guides de voyage des XVIIIe et XIXe siècles  
**Autor:** Jemellin-Devanthery, Ariane  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-514214>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Ariane Jemelin-Devanthery

## **LAUSANNE DANS LES GUIDES DE VOYAGE DES XVIII<sup>e</sup> ET XIX<sup>e</sup> SIÈCLES**

*Des textes entre le monde et l'expérience*

Il n'est pas étonnant qu'une ville importante se soit développée sur la portion de territoire que couvre Lausanne. A un croisement de voies de communication aussi bien nord-sud qu'est-ouest importantes, un lieu d'échanges tant commerciaux que culturels devait presque nécessairement naître. Ce site a en effet une longue histoire comme endroit de passage et d'accueil. Toutes les époques n'ont cependant pas mis en avant les mêmes raisons de privilégier un passage par Lausanne ; clairement économiques ici, simplement pratiques ou techniques là, sociales ou encore esthétiques ailleurs. Dans le courant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, on voit d'ailleurs celles-ci évoluer sensiblement. Dans les lignes qui suivent, nous nous attacherons essentiellement à la présentation qu'ont faite de Lausanne les guides de voyage. Ce faisant, nous évoquerons aussi bien les motivations du voyage que certaines contraintes de sa réalisation pratique, le (ou les) cadre(s) culturel(s) dans le(s)quel(s) les voyageurs évoluent, et les perceptions esthétiques à la fois générales et particulières que les auteurs de guides transmettent dans leurs textes. Quand l'étude d'un lieu révèle les transformations d'un monde...

### **Entre Grand Tour et tourisme**

Le voyage et ses pratiques ont connu de grandes transformations entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle. Les manières de faire d'un voyage aristocratique très codé culturellement (tant dans ses modes esthétiques que dans ses contraintes sociales) se muent lentement en un voyage bourgeois, tout aussi codé, mais de façon très différente.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est la haute époque du Grand Tour<sup>1</sup>, voyage culturel que les jeunes aristocrates (anglais à l'origine) devaient entreprendre à la fin de leurs études pour

<sup>1</sup> Sur le Grand Tour, voir (entre autres) : Attilio BRILLI, *Quand voyager était un art, le roman du Grand Tour*, Paris, 2001.

parachever leur formation, comme un rite de passage dans l'âge adulte. Accompagnés d'un mentor, ils faisaient un tour d'Europe qui les occupait généralement entre six mois et trois ans et qui devait les amener non seulement à former leur œil et leur goût esthétique face aux merveilles classiques de l'Italie, mais aussi à ouvrir leur esprit à d'autres coutumes et à forger leur sociabilité en rencontrant d'autres voyageurs et en rendant visite à des personnages importants. On l'a dit, tout était extrêmement codé : le trajet, les sites à voir, les gens à visiter, les récits qu'il fallait en tirer, les dessins et les observations qu'il fallait réaliser et même les sentiments qu'il fallait éprouver, tout avait sa norme qu'il s'agissait de respecter. Comme le souligne Alain Corbin en évoquant le cheminement suivi, mais cela est aussi valable pour toutes les choses vues et pour les réflexions politiques ou religieuses menées en voyage : « Au retour, la similarité du parcours autorisera la connivence des touristes et la confrontation des émotions. »<sup>2</sup> Peu d'accès à l'Italie évitent complètement le passage des Alpes, si ce n'est par la mer et par la vertigineuse route de la Corniche entre Nice et Gênes, qui est restée impraticable aux voitures jusqu'en 1820. Aussi, la traversée de la chaîne alpine (longtemps redoutée, d'ailleurs) faisait le plus souvent partie des itinéraires du Grand Tour, que ce soit par le Brenner, le Gothard, le Simplon (col le plus fréquenté par les grands-touristes selon A. Brilli), les Petit et Grand Saint-Bernard ou le Mont-Cenis. Sur la route menant à la fois au Grand Saint-Bernard et au Simplon, Lausanne s'est ainsi trouvée sur le chemin de nombreux grands-touristes, qui y ont fréquemment fait halte, pour quelques heures ou quelques jours le plus souvent<sup>3</sup>.

La transformation du Grand Tour en tourisme (étymologiquement, le second vient d'ailleurs directement du premier) a lieu dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, entre la fin des guerres napoléoniennes et les années 1840 environ. Selon des historiens ou sociologues qui se sont penchés sur la question<sup>4</sup>, on ne naît pas touriste mais on le devient. L'état de touriste est en effet le résultat d'un apprentissage social modelé par différents facteurs, au nombre desquels on peut en tout cas relever le temps et l'argent. L'un et l'autre plus restreints qu'à l'époque du Grand Tour, ils génèrent une

2 Alain CORBIN, *Le territoire du vide, l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, 1988, p. 59.

3 Nous avons cependant aussi des témoignages de voyageurs y ayant fait de plus longs séjours, tels l'historien anglais Edward Gibbon ou Voltaire.

4 Citons, entre autres : Jean-Didier URBAIN, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Paris, 1993 (1<sup>ère</sup> éd. 1991), Laurent TISSOT, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, 2000, Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue et le stylo, comment nous sommes devenus touristes*, Paris, 1999, Daniel NORDMANN, « Les Guides-Joanne, ancêtres des Guides Bleus », dans *Les lieux de mémoire : la Nation*, Pierre NORA dir., Paris, 1986, p. 1035-1071.

nouvelle façon d'aborder un espace inconnu, plus rapide certainement, plus superficielle probablement, plus spectaculaire assurément: très fortement impliqué dans le voyage culturel et touristique, le regard du touriste peut en effet tout transformer en « spectacle ». La finalité du voyage se modifie aussi, passant d'une motivation d'abord essentiellement formatrice à une recherche de plus en plus claire du plaisir et de l'émotion. S'il y a là un glissement vers une démocratisation de l'esthétique romantique, on peut aussi y voir le début d'une appréhension consumériste de l'espace. Plus encore que son prédécesseur le grand-touriste, le touriste devient un consommateur des espaces que code l'esthétique de son temps. C'est d'ailleurs pour lui permettre un accès facilité à ces lieux valorisés que l'industrie touristique s'est mise en devoir de construire trains de montagne, funiculaires ou hôtels d'altitude, réduisant l'effort jadis nécessaire pour profiter de ces lieux à une donnée économique, le prix d'un billet de transport.

A l'origine de la diffusion de besoins et de pratiques neufs, récits de voyage et guides participent à la formation du touriste, comme le confirme Adolphe Joanne dans la deuxième édition de son guide sur la Suisse (1858): « Certaines indications générales peuvent, toutefois, être utiles ou même nécessaires aux touristes encore inexpérimentés qui désirent apprendre l'art, plus difficile qu'on ne le croit généralement, de bien voyager. »<sup>5</sup>

## La littérature de voyage : des récits aux guides

On attendait du jeune noble parti faire un Grand Tour un récit de son parcours. Cette mise en forme littéraire participait directement du voyage. Contrairement à l'image que l'on se fait aujourd'hui d'un guide, ces récits proposaient une narration linéaire, subjective et libre du parcours effectué, souvent sans volonté d'exhaustivité ou recherche de rigueur. Chaque relation était unique, réalisée dans un temps et des conditions non reduplicables. Certains de ces textes ont cependant été pensés comme une aide pratique pour d'autres grands-touristes et, épurés des éléments par trop personnels ou contingents, se sont présentés comme des guides de voyage. Pour les distinguer des guides modernes qui naissent aux environs des années 1840, l'historien Gilles Bertrand propose de les nommer

5 Adolphe JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt-Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la Vallée de Chamonix, du Grand-Saint-Bernard et du Mont-Rose*, Paris, 1858, p. XV.

des « récits-guides<sup>6</sup> ». Si les récits de voyage relatent une perception du monde filtrée par l'œil et la sensibilité d'un voyageur particulier, les guides de voyage, eux, se doivent de fournir un accès au monde le plus neutre possible, pour permettre à tout un chacun de ressentir ses propres émotions face à celui-ci, et d'y actualiser ses propres références culturelles. Stendhal l'a formulé ainsi dans son *Journal* :

« Un journal de voyage doit être plein de sensations, un itinéraire [= un guide] en être vide. Il doit dire : à Saint-Pierre in Montorio, voir l'Assomption du Guide, peinte en 1553, payée 38 écus au peintre, qui avait alors trente-sept ans. Le mélange de la sensation avec l'indication est détestable et diminue infiniment le plaisir du voyageur qui se trouve en présence de ce qu'un autre homme a senti, au lieu d'être livré à son propre sentiment. »<sup>7</sup>

Une histoire spécifique des guides de voyage sur l'espace suisse<sup>8</sup> aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles reste à faire. Tout comme il reste aussi à établir une définition opératoire de ce qu'est un guide de voyage. Ceux-ci sont en effet encore peu et mal connus, spécialement pour le XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons néanmoins commencer à poser quelques jalons historiques<sup>9</sup>.

## Lausanne et ses guides

Une étude exhaustive de la présentation de la ville de Lausanne dans les guides de voyage que nous avons sélectionnés<sup>10</sup> dépasserait de beaucoup le cadre ici prévu. Aussi,

6 Gilles BERTRAND, « L'expérience géographique de l'Italie dans les guides de voyage du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *Les guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Villes, paysages, voyages*, actes du colloque des 3-5 décembre 1998, Paris, 2000, p. 377-389.

7 STENDHAL, *Journal*, dans *Œuvres intimes*, Paris, 1981, (La Pléiade), p. 878. Il semble que Stendhal prenne un exemple imaginaire.

8 Par souci de simplification, nous évoquons l'espace de la Suisse actuelle comme suisse, quels que soient l'époque et son statut politique.

9 Une recherche sur le sujet est actuellement en cours.

10 Abraham RUCHAT, *Les délices de la Suisse, une des principales Républiques de l'Europe; où l'on peut voir tout ce qu'il y a de plus remarquable dans son Pays et dans celui de ses Alliez, qui composent avec elle le louable Corps Helvétique*, Leyde, Pierre van der Aa, 1714. Thomas MARTYN, *Guide du voyageur en Suisse*, Lausanne, Jean Mourer, Paris, Guillaume Debure l'aîné, 1788 (1<sup>ère</sup> éd.). Heinrich August Ottokar REICHARD, *Guide de la Suisse 1793* (tiré de: *Guide des voyageurs en Europe*), fac-similé non paginé, Paris, Ed. de la Courtille, 1971. Johann Gottfried EBEL, *Manuel du Voyageur en Suisse. Ouvrage où l'on trouve les directions nécessaires pour recueillir tout le fruit et toutes les jouissances que peut se promettre un étranger qui parcourt ce pays-là*, Zurich, Orell-Fussli et cie, 1805 (2<sup>e</sup> éd. en français). John MURRAY, *A hand-book for travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont, including the protestant valleys of the waldenses*, Londres, Murray and son, 1838 (1<sup>ère</sup> éd.). John MURRAY, *Hand-book for travellers in Switzerland ...*, Londres, John Murray, Paris, Gaglianani & co, Boyveau, 1886 (17<sup>e</sup> éd.). Adolphe JOANNE,

nous préférons évoquer trois thèmes que l'on pourra voir évoluer d'un guide à l'autre, d'un temps à un autre. Ceux-ci toucheront à la sociabilité des voyageurs, à la perception esthétique, et à l'accessibilité de la ville, telles que présentées dans les guides. Entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, nous allons chercher à montrer comment ces textes manifestent des changements historiques essentiels dans l'histoire de la culture, des perceptions et de l'organisation du monde. Chacun de ces sujets est en effet révélateur de transformations alternativement sociales, esthétiques ou culturelles, et a connu une évolution particulière et signifiante que nous tâcherons de faire ressortir. Lausanne est ici un exemple parmi d'autres, une manière de s'accrocher au monde. Son étude est par contre loin d'être celle d'un cas particulier: elle est représentative d'un mouvement beaucoup plus général.

Quand on a affaire à des textes décrivant un espace réel, il est toujours bon de garder en mémoire une interrogation fondamentale: ces écrits sont-ils surtout le reflet d'une expérience vécue ou sont-ils plutôt des textes qui veulent donner accès à un territoire pour permettre un ressenti personnel? Sont-ils plus l'image d'un voyage achevé ou la possibilité d'un voyage à venir? Cette distinction première est loin d'être anodine, et c'est la confusion entre l'une et l'autre fonction qui rend, entre autres, l'histoire des guides de voyage à la fois si complexe et si passionnante.

## La sociabilité : entre la vie avec et la vie à part

Les textes utilisés comme guides au XVIII<sup>e</sup> siècle sont très peu diserts concernant la réalisation pratique des voyages. Les lieux où se restaurer et loger, les moyens de locomotion, comme les questions touchant aux douanes, à la monnaie ou aux mesures (qui ne s'harmonisent pourtant en Suisse qu'en 1848) sont rarement évoqués<sup>11</sup>. Cette

*Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la Forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouni, du Grand-St-Bernard et du Mont-Rose*, Paris, Paulin, 1841 (1<sup>ère</sup> éd.). Adolphe JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouni et des vallées du Piémont*, Paris, Hachette, 1865 (4<sup>e</sup> éd.). Paul JOANNE, *Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouni et des vallées italiennes*, Paris, Hachette, 1882 (édition non précisée). Carl BAEDEKER, *La Suisse. Manuel du voyageur élaboré sur les lieux mêmes et d'après les meilleures sources*, Coblenz, C. Baedeker éditeur, 1852, (1<sup>ère</sup> éd. en français). Karl BAEDEKER, *La Suisse, les lacs italiens, Milan, Turin, Gênes et Nice. Manuel du voyageur*, Coblenz, K. Baedeker éditeur, 1859 (4<sup>e</sup> éd. en français). Karl BAEDEKER, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol. Manuel du voyageur*, Leipzig, K. Baedeker éditeur, 1876 (11<sup>e</sup> éd. en français). Karl BAEDEKER, *La Suisse et les parties limitrophes de l'Italie, de la Savoie et du Tyrol. Manuel du voyageur*, Leipzig, K. Baedeker éditeur, 1893 (19<sup>e</sup> éd. en français).

<sup>11</sup> Comme chez A. Ruchat ou F.-M. Misson.

absence relève à sa manière toute l'importance qu'a longtemps eue le cocher ou le postillon accompagnant les voyageurs : les guides humains remplissaient ici une fonction primordiale avant leur remplacement progressif par les guides imprimés<sup>12</sup>. On ne trouve les premières mentions d'informations pratiques que dans les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup>, et encore brièvement, comme chez Thomas Martyn, dans *son Guide du voyageur en Suisse* (1788), en note de bas de page de l'article « Lausanne » : « Le Lion d'or, excellente auberge » (p. 37). Il faut rappeler qu'avant le développement des infrastructures touristiques dans le courant du XIX<sup>e</sup>, les voyageurs prenaient pension chez l'habitant, ce qui leur permettait d'être intégrés à la vie sociale des lieux où ils résidaient, comme le souligne encore Martyn :

« Les étrangers y [à Lausanne] sont bien logés & bien reçus [...]. Les étrangers se plaisent dans cette ville, non pour la ville en elle-même qui n'a rien d'agréable, mais pour sa bonne société, pour la beauté de ses vues, pour la pureté de l'air qu'on y respire, & pour la liberté avec laquelle on y vit. » (p. 39-40)

Bien avant les théâtres, les casinos ou les musées ouverts à heures fixes, les salons et les collections privés jouaient un réel rôle culturel et social. Dans son *Guide des voyageurs en Europe* (1793), Heinrich August Ottokar Reichard écrit cet *Avis* sur Lausanne :

« Un voyageur qui ne feroit que traverser cette ville, ne pourroit guères lui supposer l'étendue, la population, la richesse, le commerce, les agrémens de société, qui lui assurent l'un des premiers rangs, entre les villes de la Suisse. Chez M. le professeur Struve, on trouve à vendre 1. Une collection lithologique du Gothard [...]. 3. Relief du St. Gothard [...]. 6. Deux cartes pétrographiques de la vallée de Chamouni, et du St. Gothard. » (sans pagination)

Peu avant, il avait listé les « Collections » et « Cabinets » à voir :

« La collection complete sur le règne minéral, de M. le baron d'Erlach ; la bibliothèque de l'académie et le cabinet d'insectes et de serpens ; la collection d'oiseaux de la Suisse et de minéraux, de M. le colonel des Ruines ; les cabinets et collections de MM. Struve, van Berchem fils, Desucines, Poliers etc. »

En 1805 encore, Johann Gottfried Ebel souligne l'importance de la vie sociale dans laquelle les voyageurs s'inséraient et met en garde contre un choix de logement fait à la légère :

<sup>12</sup> REICHARD, *Guide de la Suisse 1793* confirme : « Si le voiturier n'est pas du pays, on s'y trouve doublement étranger, et l'on est exposé à être rançonné ; tandis que les voituriers suisses, à quelques exceptions près, sont pleins d'attentions pour les étrangers qu'ils menent, et loin de boire à leurs dépens comme le font les voituriers Allemands. » (sans pagination).



« La situation magnifique de la ville et le bon ton des classes moyenne et supérieure de ses habitants chez lesquels règnent toute la politesse, toute l'urbanité des meilleures compagnies, mais non les vices et le luxe effréné des grandes cités, joints à la facilité d'apprendre à fond la langue française, avaient depuis des siècles fait de Lausanne le séjour favori d'une multitude de riches étrangers de toutes les nations de l'Europe. Il y a en conséquence un grand nombre de pensions pour les étrangers ; les plus chères coûtent 6 louis, d'autres 4-5, et les moins chères 3 louis par mois. Le choix de la maison où l'on veut se placer exige quelques précautions ; car c'est des personnes chez qui l'on est logé que dépendent ordinairement les sociétés dans lesquelles on est reçu. Les personnes qui vivent dans les premières pensions peuvent se promettre d'être admises dans les meilleures compagnies de la ville. Ceux qui prennent pension dans des maisons moins accréditées n'ont guère de commerce avec les gens de condition, à moins qu'ils ne soient pourvus de recommandations particulières. On joue dans la plupart des sociétés ; il n'y en a qu'un petit nombre où les cartes soient bannies. » (p. 360-361)

Mais un mode de voyage de plus en plus autarcique (est-ce la peur de l'autre, une volonté de voyager dans la bulle confortable de son chez-soi, voire la constitution d'un système touristique en passe de fonctionner de manière autonome?<sup>13</sup>) va peu à peu changer cet état de fait. Les hôtels et hôtels-pensions se multiplient, et, à partir du premier guide « moderne » sur la Suisse (*Handbook for travellers in Switzerland*, John MURRAY, 1838), on ne trouve plus mention du logement chez l'habitant. On voit par contre des listes d'établissements avec une appréciation pour chacun : « Inns: Faucon, excellent, but rather expensive ; – a new house to be called Hotel de Gibbon, is in progress (1838) ; Lion d'Or, a comfortable and not expensive house » (p. 144). Toutefois, ces commentaires, même brefs, sont rapidement jugés trop longs ou trop lourds, et Baedeker fait vite appel à un système codé pour distinguer les bons hôtels : l'étoile<sup>14</sup>. Si aujourd'hui on voit ces dernières fonctionner en général par trois ou cinq, on n'en utilise alors qu'une seule pour marquer l'excellence. Plus qu'à un besoin touristique ou hôtelier, ce codage répond en fait probablement essentiellement à des contraintes internes aux guides touristiques : comment être le plus clair et complet possible de façon la plus compacte possible ? Tout le XIX<sup>e</sup> siècle verra en effet les guides hésiter et tâtonner entre l'encyclopédie et l'utilitaire, entre une volonté d'exhaustivité et les

<sup>13</sup> Voir à ce sujet le chapitre « Une Suisse sans Suisses(ses) » de Laurent TISSOT, *Naissance d'une industrie touristique*. p. 71-76

<sup>14</sup> Non employée dans la première édition en français du Baedeker sur la Suisse (1852), l'étoile est en tout cas utilisée en 1859, dans la 4<sup>e</sup> édition.



limites matérielles qui font qu'un guide trop volumineux est un ouvrage de salon plus qu'un livre de voyage.

Du logement chez les « meilleures compagnies » au bref code étoilé, le passage a été rapide : à peine cinquante ans. Cette lecture transversale des guides de voyage pointe ainsi la transformation d'un monde, qui abandonne d'anciennes pratiques sociales dans un laps de temps somme toute très court. Les guides à eux seuls ne peuvent certainement pas être considérés comme les uniques moteurs du changement. Celui-ci est assurément beaucoup plus vaste et met en jeu des forces bien plus larges, que les guides de voyage ne font que traduire dans les pratiques qu'ils proposent.

## À la recherche du spectacle

Comme on l'a déjà relevé, la vision est essentielle à la pratique touristique, au point même qu'on a pu dire que « c'est le regard qui fait le touriste<sup>15</sup> ». Être sur les lieux d'un roman ou d'une peinture, entrer dans l'espace où une œuvre a pris place, donne non seulement l'occasion d'actualiser une référence littéraire ou picturale<sup>16</sup>, mais aussi de transformer cet espace en tableau, en spectacle. Il est clair qu'à partir du moment où l'on se trouve sur place, la vue n'est pas le seul sens mis à contribution et que l'ouïe, l'odorat ou le sens kinesthésique de l'équilibre apportent aussi leur lot de sensations. Dans la culture occidentale cependant, la vue est le sens le plus privilégié, en tout cas depuis l'époque classique<sup>17</sup>.

Les guides touristiques répondent à ce besoin en proposant fréquemment les points de vue à ne pas manquer, tout comme ils se complètent peu à peu de longs panoramas à déplier. Si cette recherche du point de vue comprend un premier aspect essentiellement esthétique (le guide propose les spectacles que son époque valorise), un deuxième aspect, beaucoup plus pratique et tendant même dans le courant du XIX<sup>e</sup> au consumé-

15 Catherine BERTHO-LAVENIR, *La roue et le stylo*, p. 43.

16 REICHARD, *Guide de la Suisse 1793* donne un bon exemple d'actualisation d'une émotion littéraire quand il se trouve à Vevey : « Vis-à-vis sont les sombres rochers de Meillerie, si célèbres par la *nouvelle Héloïse* de Rousseau [sic]. On croit y voir St. Preux regarder avec sa lunette et tâcher de découvrir la maison de sa chère *Julie*. Vers l'est, on voit les environs des villages de Clarens, principale scène du roman. Tout cela cause des impressions si vives, qu'à chaque instant on est tenté de croire que toute l'histoire de Julie et de St. Preux est véritable. Rousseau a très bien choisi la scène principale de son roman. Toute la contrée est vraiment romantique. » (sans pagination)

17 Voir Alain CORBIN, *Le territoire du vide*, p. 36-37.

risme, doit aussi être relevé. Ayant pour but de faciliter l'accès à un territoire inconnu, un guide se doit d'indiquer les points de vue les plus remarquables<sup>18</sup>, facilitant ainsi la découverte d'un pays, mais permettant aussi une économie de temps et d'argent. Cette fonction de facilitation des guides, née d'une intention positive, est certainement un des aspects que l'on a le plus reproché à la littérature touristique, entre autres car elle contient son propre dévoiement: celui de permettre une consommation d'espaces, pouvant atteindre trop facilement au superficiel ou au boulimique... Quand une volonté d'efficacité se trouve détournée par des pratiques par trop consuméristes...

Revenons cependant à l'apport positif des guides de voyage, celui qui permet la mise en place des conditions nécessaires à la perception d'une émotion esthétique. Tendant alternativement, selon les auteurs, à une esthétique classique privilégiant l'ordre et la maîtrise ou à une esthétique plus romantique où l'âme se cherche un miroir dans la nature, les guides proposent donc des points de vue comme autant de possibilités de ressentir des émotions. Ici, la fonction médiatrice du guide est évidente: incapable de transmettre une perception élaborée (qu'elle soit esthétique ou non), il ne peut que mettre en place les conditions du ressenti. Mais les sensations, elles, ne dépendent que du voyageur. Tout au plus peut-il promettre des émotions, ce que certains voyageurs d'ailleurs ne se sont pas privés de lui reprocher, affirmant, tel, par exemple, le Marquis de Custine, que la Suisse était finalement beaucoup moins belle que ce qu'on lui avait fait miroiter...

Au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, Ebel propose ainsi ses « beaux points de vue, promenades »: « Sur la terrasse, près de la cathédrale, très beau bâtiment. Dans la maison de M. Levade, et surtout sur la terrasse de la maison dans laquelle le célèbre Gibbon a composé son histoire de la Décadence de l'empire romain. Sur la promenade de Montbenon, au sortir de la porte de St.-François. Au Signal, lieu situé à 1/2 l. au-dessus de la ville, près de la forêt de Sauvabelin. Près des maisons de campagne de Bellevue, Beaulieu, Vennes et Chablières. A St.-Sulpy, village situé au bord du lac, à 1 l. de Lausanne. Toutes ces vues sont d'une beauté inexprimable. [...] C'est une promenade délicieuse et des plus riches en magnifiques points de vue que celles d'Ouchi à Cour et dans les environs [...]. En suivant le cours de cette rivière [la Venoge], on passe dans plusieurs petits vallons qui présentent tantôt des groupes de montagnes romantiques, de petites cascades, des bosquets délicieux, des cabanes, et tantôt des maisons de plaisance entourées de beaux jardins, de vergers et de vignes. » (p. 361).

<sup>18</sup> Selon la formulation de REICHARD: « l'ignorance des beautés introuvables ailleurs, fait, que tel qui iroit, n'y va pas. » (sans pagination).

Le vocabulaire utilisé pour évoquer les émotions esthétiques possibles est, on le voit, varié : il fait appel aux délices, à la richesse, à la magnificence et à une beauté qui peut être modalisée par l'amplificateur « très » ou, carrément, par l'impossibilité à dire (poncif de la description de la beauté : topos de l'indicible). Ce premier champ lexical se double d'un second, constitué d'objets appartenant à l'outillage esthétique romantique : les montagnes, cascades, bosquets et cabanes. La médiation esthétique utilisée par Ebel est donc riche. A partir des années 1840, celle-ci commencera pourtant dans les pages des guides touristiques une sorte de long régime amaigrissant. Prises dans les contraintes techniques qui veulent que les guides soient exhaustifs et pourtant brefs, les évaluations esthétiques deviennent de plus en plus courtes et convenues. Dans son *Itinéraire historique et descriptif de la Suisse* (1841), Adolphe Joanne, auteur de l'ancêtre des Guides Bleus actuels, se permet toutefois encore une mise en valeur marquée, qui fait intervenir des superlatifs, l'unicité et la certitude :

« Mais de toutes les promenades des environs, la plus agréable et la plus intéressante est, sans aucun doute, celle de *Signal* et de la *forêt de Sauvabelin*, au-dessus de Montmeillan (40 m.), et de laquelle on découvre une vue d'une réputation européenne sur le Léman, la vallée du Rhône, les Alpes du Vallais, de la Savoie, du canton de Vaud, Ouchy, la tour de Gourze et les Alpes élevées du canton de Fribourg. » (p. 162)

La référence au monde culturel européen qui a canonisé depuis longtemps la beauté de ces lieux appuie fortement l'expérience esthétique proposée aux touristes : loin d'être n'importe quel site, c'est un endroit qui jouit déjà d'une renommée confirmée. Il faut pourtant remarquer que ce procédé de mise en évidence rend la prescription particulièrement forte : quel voyageur (même distrait) oserait passer à côté du Signal de Lausanne après une telle recommandation ? L'on touche ici à un autre problème souvent reproché aux guides : quelle liberté d'action leurs informations soit disant neutres laissent-elles en réalité aux touristes ?

A la lecture d'une sélection de quatre éditions du grand guide allemand Baedeker (1852, 1859, 1876, 1893), on constate que la codification des appréciations esthétiques est à l'œuvre surtout dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Alors qu'en 1852, on peut encore relever un ensemble diversifié d'adjectifs qualifiant des vues possibles depuis la terrasse de la cathédrale de Lausanne, Montbenon ou le Signal, plus on avance dans le siècle, plus le vocabulaire rétrécit, se limitant finalement au code esthétique que représente l'étoile et aux simples adjectifs « beau » et « magnifique ». Baedeker semble d'ailleurs un peu plus critique (à moins que ce ne soit moins attaché aux références culturelles) que Joanne ; pour lui, si « on embrasse un magnifique horizon depuis le Signal », il modère toutefois l'enthousiasme de son collègue : « cette vue a une réputation presque européenne » en 1852 (p. 199), tandis que ce même lieu n'est plus qu'« un point de vue renommé » en 1893 (p. 242).

On peut en outre relever une variation qui n'est probablement pas complètement insignifiante, mais qu'il est difficile d'interpréter sur la base d'une seule étude de cas : l'hésitation des formulations entre « horizon » (1852), « vue » et « point de vue » (toutes les éditions), et « panorama » (1876, 1893). Nous ferons simplement deux remarques : d'abord, contrairement à « horizon », qui a un emploi plutôt poétique (spécialement au XIX<sup>e</sup> siècle), « panorama » est un néologisme (1799) qui véhicule une idée plus technique, voire mécanique. Ensuite, il nous semble nécessaire d'avoir en tête le fait que le terme « point de vue » s'oppose aux autres dans la mesure où il fait appel au lieu d'où l'on regarde et non au spectacle regardé. S'il est normal qu'un guide nous amène à un point de vue, on peut par contre se demander quel est son rôle relativement à la vue : est-il en droit de nous donner des prédigestions d'émotions esthétiques sous forme d'adjectifs plus ou moins louangeurs ? Quel autre moyen aurait-il pourtant à disposition pour nous donner envie, voire simplement nous faire savoir qu'il y a là un site remarquable ? Le glissement métonymique du point de vue à la vue elle-même est probablement difficilement évitable.

La transcription des perceptions esthétiques, on le voit, connaît donc une réelle évolution entre les premiers guides, formellement encore proches de la subjectivité des récits de voyage, et les guides ayant établi leur forme moderne. Reprocher aux guides de nous imposer leurs jugements esthétiques avec force adjectifs variés et leur faire grief d'adopter un système codé presque minimaliste pour décrire les sites à voir est contradictoire. Qui veut sa liberté de perception doit accepter le codage synthétique, tandis que celui qui cherche un positionnement personnel extérieur appréciera plutôt un avis déjà énoncé. À la place d'intenter aux guides touristiques modernes le mauvais procès de l'imposition de perceptions esthétiques, reconnaissons plutôt qu'ils ne cherchent souvent pas à trancher entre une esthétique ou une autre, se contentant de jouer un rôle de passeurs culturels. Loin des états d'âme des auteurs de récits de voyage face à un paysage irisé ou à un instant suspendu, l'écriture utilitaire du guide, sa volonté d'être à la fois brève et percutante le réduisent pour une part à un système de codage. Ainsi, depuis les guides modernes, l'étoile ou l'adjectif sont essentiellement là pour transmettre une information technique devant surtout permettre un choix : celui de se rendre ou non sur place pour y ressentir ses propres émotions.

## **Quand le dehors et le dedans ne correspondent pas**

Contrairement à d'autres cités, la ville de Lausanne a, tant au XVIII<sup>e</sup> qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, surpris les voyageurs, son apparence extérieure ne coïncidant pour eux pas avec l'intérieur. Tous relèvent en effet la même chose : un aspect engageant dans un site remarquable

mais une organisation interne impossible à cause de sa localisation sur trois collines, faite de montées et de descentes constantes. François-Maximilien Misson le formule ainsi en 1722, avec, il faut le relever, une certaine franchise :

« La situation de Lausanne est extrêmement rude, & cet endroit a je ne sais quoy, qui paroist d'abord sauvage : cependant, j'ay remarqué que cette Ville est aimée de tous ceux qui la connoissent. Il y a diverses promenades fort agréables, particulièrement vers le Lac ; & on se loüe fort de la civilité des Habitans. Ne vous attendez pas que je vous en fasse aucune description, car je n'en connois que ce que j'y ay pû voir pendant deux ou trois heures. » (p. 89).

On se rappelle aussi de l'avis de Thomas Martyn en 1788, pour qui « la ville en elle-même [...] n'a rien d'agréable » (p. 40). Quant aux trois grands guides modernes du XIX<sup>e</sup> siècle, on a l'embarras du choix, car tous répètent la même chose, en ajoutant encore les idées de saleté et de laideur des rues. On constatera d'ailleurs que cette dernière critique est moyennement assumée par certains auteurs qui préfèrent à ce moment faire appel à une citation :

« The towns stands on the lower slope of the Mont Jorat, which sinks gradually down to the lake, but is intersected by several ravines, giving it the form of distinct eminences. From this cause the streets ranging over broken ground are a series of ups and downs ; many are very steep, and run in a direction parallel to the lake, so as to exclude all view of it. They are mostly narrow and not very clean, and few of the houses stand on the same level. If the stranger would emerge from this labyrinth of dusky buildings to look about him, he must climb up the steep ascent behind. » (MURRAY, 1838, p. 144)

« La ville de Lausanne [...] occupe trois collines et leurs vallons intermédiaires, au confluent du Flon et de la Loue [sic]. « Son admirable site contraste d'une manière frappante avec la laideur des rues ; les maisons, les jardins, les terrasses, sont mêlés au hasard, et forment une sorte de labyrinthe dans lequel il faut perpétuellement monter ou descendre... » » (JOANNE, 1841, p. 158 – citation non attribuée).

Il est difficile de savoir si les Lausannois eux-mêmes sont d'accord avec ces jugements ou s'ils leur ont été imposés de l'extérieur. Toujours est-il qu'ils décident de remodeler l'organisation interne de leur ville en 1836<sup>19</sup>, moment où ils demandent à l'ingénieur A. Pichard de réfléchir à une ceinture routière avec pont et tunnel autour du centre ancien, lui-même jugé irrécupérable. Cette réalisation sera très vite appréciée

19 « La traversée de Lausanne » est reconnue « être le point le plus difficile à franchir, dans toute l'étendue de Berne à Genève et de Paris à Milan », dans *Inventaire suisse d'architecture, 1850-1920*, Société d'histoire de l'art en Suisse, Zurich, 1990, p. 258.



et reconnue par les guides touristiques qui louent tant les facilités pratiques qu'elle amène que la beauté esthétique de ses composants : le Grand Pont (1839-1844) a été considéré comme un monument d'une réelle beauté à l'époque romantique. Dès 1852, le Baedeker fait clairement ressortir les différents éléments de cette évolution :

« Dominée par sa cathédrale et son château, elle [Lausanne] est très gracieusement située sur trois collines du *Jorat* [...]. L'intérieur répond moins à l'impression favorable que fait naître l'extérieur. Ce n'est que montées et descentes ; pas une surface unie qui ne soit le produit d'un nivellement ou d'un terrassement. Les maisons des anciens quartiers n'ont rien d'attrayant. Deux quartiers, celui de St.-Laurent et de St.-François, séparés par un profond ravin, sont maintenant en communication au moyen d'un magnifique pont à plusieurs étages qui a été construit de 1839 à 1844 et qui porte le nom de *Grand-pont* ou de *Pont-Pichard*, en souvenir de son architecte. Cet habile ingénieur a tracé le plan d'une route presque unie, faisant tout le tour de la ville, pour la facilité des communications. Cette route sera entièrement achevée, si l'on exécute un tunnel un peu en-dessous du château, non loin de la place de la *Riponne*, qu'on a formée en voûtant le *Flon* [sic] et en comblant le ravin. Cette place, la nouvelle rue de Berne et la promenade du Casino sont des quartiers neufs, dont les édifices contrastent avec ceux de l'intérieur de la ville. » (p. 197).

Attentifs à leur objet, les guides relèvent donc ces grandes transformations et en reconnaissent les bénéfices. Dans le cours du siècle, leur discours s'adapte ainsi à l'évolution urbanistique de Lausanne et, si Baedeker parle encore en 1876 pour les vieux quartiers de maisons de « chétive apparence », cette formulation a disparu en 1893. Relevons que le parcours que nous suivons ici s'inscrit dans un mouvement beaucoup plus ample qui rend, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'expression des guides touristiques de plus en plus neutre et comme a-critique. Contrairement aux jugements souvent tranchés que l'on peut lire dans les années 1840, lorsque les guides étaient encore majoritairement l'œuvre d'un seul homme, les évolutions techniques et éditoriales qu'ils vivent dans les décennies suivantes font qu'ils deviennent de plus en plus des réalisations collectives et que, la responsabilité des auteurs se diluant d'autant, les prises de positions fortes et les jugements critiques diminuent considérablement.

Pour revenir aux transformations urbanistiques de Lausanne, l'un des soucis les plus constants des guides touristiques d'après les années 1840 est de permettre la pénétration et le déplacement dans un territoire inconnu. La meilleure accessibilité possible pour une ville ou un site leur tient donc directement à cœur et ils ne se font pas défaut de le faire savoir. Dans le cas de Lausanne, on peut cependant se demander si les regards extérieurs, voire la demande touristique, n'ont pas influencé les grands chantiers urbains qu'a connus le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais peut-être n'y a-t-il dans cette inter-

dépendance possible rien d'anormal pour un espace qui a de tout temps été parcouru, et qui s'est modelé autant qu'il a été modelé.

## **D'une lecture à l'autre**

Les guides touristiques ont cela de particulier qu'ils ont un rôle essentiellement médiateur entre le monde et leurs lecteurs. Mais il est clair que les lectures d'un voyageur ou celle d'un historien, voire d'un sociologue ou d'un littéraire diffèrent grandement, et que, face à un même texte, les uns et les autres n'y verront pas la même chose.

Pour le touriste, les guides permettent une approche, une connaissance, une compréhension du monde ; ils jouent le rôle d'une interface entre celui-ci et l'intelligence qu'ils peuvent en avoir ; ils mettent en place non pas une expérience en tant que telle, mais les conditions de possibilité d'une expérience. Et en cela ils sont précieux, comme moyens d'accéder à une perception, comme instruments de compréhension et de connaissance. Sans eux, en effet, la lecture que l'on peut avoir du monde reste au niveau des impressions immédiates, de l'appréhension directe que nos sens peuvent nous communiquer. Il est clair que cette approche peut être privilégiée. Lu, le texte du guide donne cependant accès à un savoir imperceptible aux sens et que l'espace ne peut la plupart du temps pas transmettre : la connaissance d'une culture. Même limitée et codifiée dans sa forme, celle-ci est un enrichissement indéniable.

Pour l'historien, le géographe ou l'ethnologue, les guides anciens sont les témoins d'un temps révolu, des archives. Eux vont ainsi y lire, diachroniquement, les transformations d'un territoire, les modifications de pratiques sociales et culturelles, la constitution et l'évolution d'un genre littéraire. Le regard sera ici différent, distancié. Si cette lecture n'était pas attendue au moment de la création du livre (un guide est pensé pour une utilité immédiate), le passage du temps et la permanence de ces textes l'ont rendue possible. Les guides parviennent ainsi à un statut de source à part entière, source, on l'a vu, riche et utile. C'est peut-être très précisément ici que ces ouvrages à la durée de vie si brève prennent leur revanche : au moment où ils ne sont plus des reflets efficaces du monde pour lequel ils ont été pensés (prix et noms des hôtels périmés, par exemple), ils accèdent en effet à une autre fonction qui autorise une autre lecture : celle de l'archive. L'historien et ses collègues, en lecteurs secondaires de ces textes si sensibles au temps, ne peuvent ainsi que remercier toutes les circonstances qui leur ont permis de ne pas disparaître, car ce sont véritablement des témoins de premier ordre des évolutions de leur monde et... du nôtre.